

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# L'Album Musical

A. FILIATREULT & CIE, EDITEURS

CHS LABELLE, REDACTEUR

NUMERO 11

MONTREAL, NOVEMBRE 1883

VOLUME II

## L'OPERA ITALIEN A NEW-YORK ET A MONTREAL.

Mme Patti a effectué sa rentrée à l'académie de musique de New-York dans le rôle de *Minetta* de la "Gazza Ladra" de Rossini. C'est sans contredit le plus grand événement de la saison, car il n'y a pas au monde deux Patti, il n'y en a qu'une et c'est la reine des chanteuses.

Il y avait, ce soir-là, un double intérêt pour les habitués de l'académie ; d'abord, revoir la gracieuse et charmante prima-donna, en second lieu, la voir dans un opéra presque nouveau pour la plupart d'entre eux.

La fameuse ouverture de la "Gazza Ladra", qu'on donne si souvent en concert, a été accueillie par un tonnerre d'applaudissements.

Toute cette partition est écrite dans le style si brillant et si mélodique de Rossini, et en l'entendant on se rappelle involontairement "Le Barbier" et "Sémiramide."

Le rôle de *Minetta* est un de ceux qui conviennent le mieux au merveilleux talent de Mme Patti et elle y est à ravir. Les principaux morceaux sont : La cavatine du premier acte, "Di Piacer mi balza il cor" que le grand maître italien a hérissée de vocalises comme lui seul sait en faire ; un duo avec le baryton—ce qui se voit assez rarement dans un premier acte—et un trio pour *Minetta*, *Ferdinando*, et *Il Podesta*, soprano, ténor et basse. Le rôle de *Ferdinando* était tenu par Signor Galassi et celui d'*Il Podesta* par Signor Cherubini. Ce dernier possède une superbe voix de basse qui peut se plier facilement à tous les genres et il a obtenu beaucoup de succès.

Il y a aussi un duo de toute beauté, entre *Minetta* et le contralto dans la scène de la prison.

Quand la grande cantatrice parut sur la scène, elle fut acclamée avec un enthousiasme indescriptible. On lui aurait à peine donné dix-huit ans tant elle était charmante, et cependant la Patti a aujourd'hui quarante ans et il est peu de chanteuses qui aient fourni une aussi longue carrière artistique. Elle a débuté à l'âge de seize ans, c'est-à-dire en 1859 et n'a jamais pris de repos depuis cette date. Elle tient à faire fortune et avec les traitements qu'elle reçoit, elle y réussira certainement avant longtemps.

\* \* \*

Montréal aura aussi sa saison d'opéra italien cet hiver et nous n'aurons rien à envier à nos voisins de la grande république. On nous annonce en effet pour les 24, 26 et 28 de décembre prochain trois représentations comme nous n'en avons jamais eues à Montréal, et comme nous n'en aurons probablement pas de longtemps. La troupe qui nous arrive se compose des artistes mêmes qui font actuellement les délices des *dilettanti* new-yorkais.

Nous aurons comme premières chanteuses Adelina Patti et Etelka Gerster.

Toutes deux ont déjà été entendues une fois à Montréal, mais en concert, et on ne peut juger que très imparfaitement une artiste lorsqu'on l'entend sous ces circonstances. Cette fois nous aurons l'avantage de voir ces deux grandes célébrités dans les meilleures conditions possibles, car la troupe qui les accompagne est excellente, et ce sera complet.

Comme ténors on nous annonce le fameux Nicolini, qui fait les délices du public parisien, et Signor Vicini qui jouit d'une immense réputation dans toute l'Italie.

Les autres artistes sont aussi fort bien notés.

Signor Galassi, est un superbe baryton, qui, à une voix magnifique, joint un talent dramatique de premier ordre.

Signor Cherubini possède une voix de basse d'une puissance et d'un velouté extraordinaires. Ces qualités, rehaussées par une méthode parfaite, ont fait de lui le favori du public à St. Petersbourg, où il a chanté pendant la dernière saison.

Signor Caracciolo est une basse chantante de Covent-Garden, que le public et les critiques de Londres tiennent en grande estime.

Signor de Vaschetti, une autre basse, vient d'obtenir un immense succès, à Londres, dans le rôle de *John Knox*, dans "Maria Stuarda".

Signor Lombardelli complète la liste des chanteurs. C'est une basse-taille, *basso profundo*, qui est très en faveur à La Scala de Milan. Il vient de faire une saison à St. Petersbourg et a chanté avec beaucoup de succès dans plusieurs villes de l'Amérique du Sud.

Un grand chœur et un orchestre complet sous la direction de Signor Arditi, un corps de ballet où figurent les trois célèbres premières danseuses Florence Brambilla, Bellina de Sortis et Théodora de Gilbert, viendront compléter cette troupe excellente à tous les points de vue.

On donnera lundi le 24 décembre, "La Sonnambula" de Bellini, avec la distribution suivante : *Elvino*, Signor Vicini ; *Il Conte Rodolfo*, Signor Cherubini ; *Un notario*, Signor Bioletto ; *Lisa*, Mlle Valerga ; *Amina*, Mme Etelka Gerster.

Mercredi le 26, "La Traviata" de Verdi fera les frais de la soirée. Les rôles seront partagés comme suit : *Alfredo*, Signor Nicolini ; *Germont*, Signor Galassi ; *Medico*, Signor Lombardelli ; *Gastone*, Signor Rinaldini ; *Marchese d'Obigny*, Signor Bioletto ; *Barone*, Signor Caracciolo ; *Annina*, Mlle Valerga ; *Violetta*, Mme Adelina Patti.

Vendredi le 28, on jouera "Lucia di Lammermoor" de Donizetti. *Edgardo*, Signor Vicini ; *Enrico Aston*, Signor Galassi ; *Raimondo*, Signor Lombardelli ; *Normando*, Signor de Vaschetti ; *Alisa*, Mlle Valerga ; *Lucia*, Mme Etelka Gerster.

Voilà, certes, trois représentations qui feront époque à Montréal et qui laisseront un souvenir ineffaçable dans l'esprit de ceux qui pourront y assister.

Nous disons *qui pourront y assister*, car les prix des billets sont excessivement élevés et cela fait le désespoir de plus d'un amateur. En admettant que chacune de ces soirées coûtera \$6,700 au colonel Mapleson, comme on l'a dit dans les journaux quotidiens, il nous semble qu'on a un peu forcé la note en mettant les billets à six et sept piastres et que l'administration aurait pu se montrer un peu moins exigeante.

Espérons, cependant, que le public montréalais saura faire un sacrifice, car la chose en vaut la peine.

### LES ÉCRIVAINS GAIS

Il est amusant de voir exprimer justement par Coquelin cadet ce qu'il démontre péremptoirement sur le théâtre avec sa narquoise et mobile physionomie.

Mesdames et messieurs,

Il est bien entendu que je ne suis pas un conférencier ; je l'ai affirmé l'autre soir ; je ne veux pas qu'il y ait d'erreur : le public vient ici pour s'amuser—Mon but n'est pas de faire des théories, de montrer ce qu'il y a de profondément philosophique dans tel écrivain gai et de vivisectionner son rire,—mais d'essayer de répandre de la joie sur mes contemporains—sur ceux qui m'accordent quelque crédit comme amuseur, et qui sont ici.

J'ai dit déjà ce que je pensais de cette salle où la gaieté a besoin d'être violente pour être communicative. Sous les voûtes sombres de la salle de conférences du boulevard des Capucines,—il semble qu'il serait plus opportun de réciter des fragments du Dialogue des morts — de causer de l'immortalité de l'âme d'un air funèbre pour être dans la note de ce local qui ressemble à une cave ambitieuse.

Un homme au teint vert attelé à ce tapis idem, déclamant des poèmes mortellement tristes, cadrerait fort bien avec ces affreux lambris. (Mon ami Savaria, l'heureux dispensateur de ce soubassement, m'a permis de dire tout ce que j'en pensais... Vous voyez que je m'en acquitte en ami.)

Donc je reviens à vous, tenant sous le bras quelques œuvres joyeuses dues à des plumes que l'Académie n'influence pas.

Les écrivains gais que vous allez entendre n'ont pas—et c'est pour cela que je les aime—la prétention d'être des satiriques terribles, des railleurs cruels, — cachant sous leurs joyusetés les coups de dents rageurs de pamphlétaires ayant mal au foie. Non.—Ce sont d'aimables rieurs. L'un d'entre eux va plus loin que les autres. Il a le rire plus éclatant, ses éclats, comme ceux des obus, emportent le morceau ; c'est un rire de combat, un rire rayé que le sien et les sept ou huit autres écrivains gais qui entourent celui dont

je parle ne font que de la drôlerie dans l'espace, pour ainsi dire—effleurant le côté sérieux des sujets qu'ils traitent avec une légèreté infinie—et c'est pour cela qu'ils sont tout à fait charmants. Rire sans arrière-pensée, à ventre vraiment déboutonné, quel soulagement ! Rire avec la certitude de ne pas trouver le moindre ver dans la fleur du rire, quel délice !

On voit souvent des gens qui, après s'être dilaté la rate à l'audition d'une drôlerie regrettent leur dilatation et se disent : "Que c'est drôle, mais que c'est bête !" Ils ont tort, ce n'est pas bête.

Dans aucun cas, ce qui fait rire n'est pas bête. Ce n'est pas bête d'amuser et surtout de s'amuser ; ce qui est stupide, c'est de ne pas s'amuser !

Du moment qu'une chose—qualifiée d'idiote—vous emporte dans un éclat de rire, soyez persuadés qu'elle n'est pas bête ! Si elle n'avait été que bête, elle ne vous aurait pas fait rire.

Il faut en finir avec cette mauvaise plaisanterie qui consiste à s'écrier : "Mon Dieu, que c'est inepte ! Et peut-on rire de cela ?"

Oui, l'on en peut rire et beaucoup ! Tout ce qui touche la rate : la bourde épaisse, la fantaisie échevelée, le mot baroque, le geste étonnant, la grimace imprévue, la folie froide, la sentence dogmatiquement imbécile, l'expression superflucosquentieuse, le terme impropre, le coq-a-l'âne forain, l'adjectif abracadabrant, l'interjection à rebours — tout ce qui part à l'improviste, non pas de l'esprit pur si vous voulez, — mais du tempérament, de la nature, du flegme ou du sang, et qui en une seconde évoque à nos yeux la vision bouffonne qui détermine le rire,—non, messieurs, cela n'est pas bête !

C'est pourquoi les petites choses qu'on qualifie si commodément de stupides après en avoir ri, ont une plus grande importance qu'on ne se l'imagine ! Elles ont une vraie force, une puissance indéniable : bouffonneries, pitreries, clowneries, de quelque nom qu'on les appelle, qu'importe ! Il faut les saluer si elles font rire — que leur comique soit haut ou bas, il faut les estimer ; elles nous consolent des faux importants et des prud'hommes que nous heurtons à chaque pas sur notre chemin.

Ayons donc une légitime reconnaissance pour le rire, fils du monologue cocasse, qui démasque notre gravité et nous secoue joyeusement sur notre base d'homme sérieux !

Le rire rafraîchit, épanouit, rajeunit. Aimons le rire — qui réunit une salle entière dans une fraternité de plaisir, le rire qui tue les imbéciles, le rire qui fait oublier les soucis, qui retrempe la bonté d'un être et dispose son cœur aux épanchements salutaires, le rire qui fait zigzaguer le ventre, et délivre la tête des fumées mélancoliques, le rire qui mouille les mouchoirs et les parquets, le rire qui nous fait vivre sans remords,—le rire : véritable hygiène de l'existence ! Le rire si gaulois, si français, si parisien, si boule-

vard des Capucines—et j'ajouterais ce mot, ayant pour but de justifier ma présence à cette table, le rire si Salle des conférences ! Vivent le rire et les écrivains gais !

COQUELIN CADET.

### LA PETITE FLÛTE

I

Pendant la dernière guerre.

A Reichshoffen, à Sedan ou à Gravelotte ? je ne sais. J'ai oublié aussi le numéro du régiment.

Le colonel avait reçu l'ordre de se tenir prêt, mais, en attendant, de rester en place, fixe. Quatre heures du matin. Avant que le jour commençât à poindre, quelques coups de canon, très loin. Cinq heures. Le colonel, dans un pli de terrain rangea ses trois bataillons, la musique au milieu. A chaque instant la canonnade se rapprochait. La musique se mit à jouer.

On était une quarantaine, en cercle, le chef au centre. Peu de semaines auparavant, ils avaient encore joué dans le jardin des Tuileries, devant le beau monde, de cinq à six.

Soudain, un premier rayon de soleil fit rougeoier les cuivres. Mais la matinée était fraîche. Une bise vous coupait la figure. "Ça pique !" disait à chaque instant le triangle, en se soufflant dans les doigts. Celui qui jouait de la petite flûte semblait plus délicat et plus frileux que ses camarades.

Dix-sept ans mais l'air d'en avoir quatorze. Un enfant de troupe, imberbe, blond, les yeux bleus, avec des joues de jeune fille. Pendant que ses doigts minces voltigeaient sur les trous de l'instrument, la tête se laissait aller sur l'épaule gauche ; et ses yeux, un peu gonflés, étaient encore pleins de sommeil.

II

Cependant cette journée d'été devint chaude tout à coup, et la bataille aussi. La sueur luisait sur les fronts. La musique jouait toujours. Mais des obus tuaient déjà des hommes. La petite flûte semblait ne rien entendre, ne quittant pas des yeux le carré de papier où il lisait sa partie.

Un tremblement involontaire faisait vibrer son corps frêle. Jouait-il faux ou juste ? Il ne s'entendait guère. Sa joue avait beau se gonfler et se dégonfler. Les petits souffles perçants sortis de son instrument ne brodaient plus les récis délicats des clarinettes. Celles-ci, et les bassons, les trombones, furent bientôt couverts par une autre musique. Un accompagnement sourd et grandiose roulait sur la plaine. De minute en minute le tonnerre de quelque feu de batterie battait magistralement la mesure. Un épais nuage noir dérobaient entièrement le soleil.

La petite flûte jouait tout de même. Machinalement, ses doigts s'agitaient encore. Ne regardant plus la musique, ses yeux s'étaient fermés pour ne plus voir cette grande aile noire qui planait au dessus de sa tête.

Il tremblait, mais d'un frisson tout nerveux, involontaire. Son corps était en proie à un agacement, mais son âme se raidissait. Il voulait paraître courageux. Des tentations le prenaient de se laisser choir, là, à côté du rang des trombones qu'un obus venait de couler sur la terre. Nul ne se serait occupé de lui.

Il resta debout. Seulement ses yeux se refermèrent. Il s'efforça de tout oublier. Bientôt le fracas étourdissant le jeta dans une sorte de somnolence.

Et, dans un rêve éveillé, il se revit soudain dans ce jardin des Tuileries où, par les belles après-midi de mai, il exé-

cutait ses soli devant les belles promeneuses, de cinq à six.

III

L'illusion devint bientôt complète. Il revoyait les grands marronniers en fleurs, sablés par le soleil couchant d'une poussière d'or. Le jet d'eau du jardin retombait au milieu d'un nuage humide, diapré d'un arc-en-ciel. Les dames sur les chaises, en toile claire : tout un étage d'ombrelles bleues, lilas ; des touffes de petits chapeaux roses, ou blancs, ou gris-perle. Puis des bonnes, des marmois, des institutrices ; des grappes de fillettes debout sur les bancs et se tenant par la main ; tout cela autour des musiciens, formant une large corbeille de têtes attentives, au dessus desquelles se balançaient les lourds bonnets à poil des sapeurs. Les plus minutieux détails lui revenaient à l'esprit avec une étrange netteté. Puis, au signal du bâton de mesure du chef, les détails se voilaient, il se livra tout entier à son art ; son âme passait dans sa flûte, s'exhalant par chacun des petits trous en spasmes frissonnants et voluptueux.

Et il s'imaginait ne jouer que pour une toute jeune fille, inconnue encore, qui devait être par là, bien sûr, derrière les ombrelles bleues et les chapeaux roses, à l'écouter que lui ; quelque âme neuve et fraîche comme la sienne, enivrée de la même douceur et pâmée d'une semblable tendresse.

Tout à coup la petite flûte chancela, battit l'air de ses deux mains, tomba.

Un éclat d'obus venait de lui fracasser la cuisse.

IV

Pendant son évanouissement, le régiment reçut enfin l'ordre tardif de se porter en avant, déployé en tirailleurs. Puis une charge de cuirassiers ébranla le sol. Et un sabot de cheval lui cassa l'autre jambe, lui fit saigner un bras. Puis, la bataille se déplaça. Tournée, enveloppée, notre armée se repliait. Ce coin du champ de carnage resta désert.

Peu à peu se dissipa le gros nuage qui voilait le ciel. Plus que de derniers roulements sourds, vers l'horizon. Ça et là, des lamentations de blessés, appels inutiles, cris atroces de veaux qu'on égorge, plaintes affaiblies mais prolongées. Parfois quelque cheval moralement atteint se remettait sur pieds pour s'affaisser au bout de quelques pas ; les sabots battaient encore le chaume, en soulevant de la poussière.

Enfin le ciel s'enfonça derrière des collines lointaines, le canon se tut, les dernières lamentations s'éteignirent une à une. La nuit close. C'était fini.

V

Alors, au milieu de la plaine morne, si tumultueuse naguère, et maintenant plongée dans une paix sinistre, d'un monceau d'hommes endormis les yeux ouverts, un murmure très doux s'éleva : un chant plaintif et tremblant de petite flûte.

En revenant à lui, quelle épouvante ! Où était-il ? Il faisait noir. Qu'était devenu le régiment ? Et ses camarades de la musique ? le chef ? son grand ami, la deuxième clarinette ? Ah ! quelle douleur aux jambes ! Comme on tardait pourtant à venir le ramasser ! Où se trouvaient les ambulances ?

Soudain, toute l'horreur de sa position lui apparaissant, une épouvante ! Crier ? Il n'y arriva pas. Alors des larmes, un vrai déluge, de grosses larmes d'enfant désolé. Et, de son bras le moins endommagé, sous le corps déjà froid du "triangle" étendu à son côté, il avait du moins retrouvé sa flûte. Et les petites notes essouffées qu'il en tirait encore étaient déjà un râle d'agonie.

PAUL ALEXIS.

## CURIOSITÉS THÉÂTRALES

Il y a précisément deux cent trente ans que le système des droits d'auteur a été inauguré par les comédiens de l'hôtel de Bourgogne. Jusque-là les auteurs recevaient une somme fixée d'avance et ils ne touchaient rien sur les recettes.

Voici ce qui a donné lieu à cet arrangement entre les comédiens et les auteurs.

L'Hermite, auteur dramatique, connu sous le nom de Tristan, s'étant pris d'amitié pour Quinault, le fit élever avec son propre fils et le forma de bonne heure à la poésie. Voulant aider son élève de tout son appui au moment de ses débuts, il se chargea de lire aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne la première pièce de Quinault, *les Rivaux*, comédie en cinq actes, en vers, représentée en 1653 avec grand succès. Les comédiens séduits par la réputation de Tristan et croyant la pièce de lui offrirent, après la lecture, d'en donner cent écus ; mais dès que celui-ci leur eut déclaré que c'était le premier ouvrage d'un jeune homme de dix-huit ans, ils se rétractèrent aussitôt et ne voulurent plus en donner que cinquante écus. Après de longues discussions et malgré ses vives instances Tristan ne put faire revenir les comédiens à leur première offre et pour mettre fin à la négociation, il leur proposa d'accorder à l'auteur le neuvième de la recette de chaque représentation pendant qu'on jouerait la pièce dans sa nouveauté. C'est cet arrangement accepté par Messieurs les comédiens qui donna lieu au système que nous appelons aujourd'hui *droits d'auteur*.

Quinault, après avoir donné un certain nombre de comédies et de tragédies, passa avec Lulli un traité par lequel il s'engageait à lui fournir un opéra tous les ans, moyennant une somme de quatre mille livres.

Quinault était chargé de chercher les sujets des opéras et de les mettre sur pied. Les sujets une fois trouvés Quinault et Lulli les portaient au Roi qui en choisissait un. Ce choix fait, le poète écrivait le plan de la pièce et il en donnait une copie au musicien qui préparait alors des divertissements, des danses, des chansonnettes de bergers, etc. Ce travail terminé, Quinault composait les scènes ; mais avant de les livrer à Lulli, il allait les soumettre au jugement de ses collègues de l'Académie française, et Boyer et Perrault, membres de cette société, les revoyaient et y faisaient les corrections nécessaires. Malgré cela, Lulli, ne prenait aucun souci des corrections faites par les deux académiciens et il n'acceptait les pièces qu'après les avoir revues à son tour. "Il examinait mot à mot, dit de Fréneuse cette poésie déjà revue et corrigée, dont il retranchait la moitié lorsqu'il le jugeait à propos ; et point d'appel de sa critique, il fallait que Quinault s'en retournât rimer de nouveau. La pièce refaite suivant ses indications, Lulli la lisait et l'apprenait par cœur ; il s'établissait à son clavecin, chantait et rechantait les paroles, battait son clavecin et faisait une basse continue. Quand il avait achevé son chant, il était si bien gravé dans sa tête qu'il ne se serait pas mépris d'une note. Alors il le dictait à Lalouette ou à Colasse ses élèves ; il faisait de même les symphonies liées aux paroles, et les jours où Quinault ne lui avait rien donné, il travaillait aux airs de violon."

C'est ainsi que Quinault et Lulli composaient le corps de l'opéra lorsque les paroles étaient faites les premières. Mais pour les divertissements, Lulli s'y prenait autrement, il composait d'abord la musique, et quand il fallait y mettre des paroles, il faisait un canevas en vers qu'il appliquait lui-même à sa musique ; puis il envoyait le tout à Quinault qui ajustait ses vers sur ceux de son collaborateur.

Quinault, soumettant ses ouvrages au jugement de ses collègues de l'Académie française, fait preuve d'une modestie bien rare parmi les auteurs dramatiques et les poètes. Sa docilité à accepter les corrections de Lulli et sa complaisance à ajuster et à rimer les vers de cet irascible musicien ajoute encore à cette qualité d'autant plus admirable qu'elle est plus rare.

THÉOPHILE LEMAIRE-

## LES DIAMANTS DE MME PATTI

Mme Patti a, dit-on, pour \$200,000 de diamants et de pierres précieuses, qui sont pour elle une source d'angoisses constantes. A ce point que lorsque Mme Patti sort, elle ne porte presque pas de bijoux, dans la crainte d'être attaquée ou de voir égorger le cocher de sa voiture. Quand elle doit chanter à l'Académie, dans *La Traviata*, par exemple, où au premier acte elle porte un collier de turquoises unique au monde, on voit partir de l'hôtel Windsor, environ une demi-heure avant la représentation, quatre hommes mystérieux, portant une boîte non moins mystérieuse : ces hommes montent dans une voiture et se rendent au grand galop à l'Académie, où ils pénètrent par l'entrée des artistes, toujours porteurs de la boîte en question, avec laquelle ils vont s'installer à la porte de la loge de Mme Patti. Ce sont tout bonnement quatre détectives à la solde de Mme Patti, et la boîte qu'ils portent et surveillent comme une chaise contient les bijoux de la célèbre diva.

Au moment où Mme Patti est habillée, on lui passe la boîte à bijoux par l'entrebâillement de la porte : aussitôt qu'elle sort de sa loge, parée de ses diamants, les quatre gardes-du-corps prennent position dans les coulisses, et ne perdent pas Mme Patti de vue tant qu'elle reste en scène. Une fois rentrée dans sa loge, elle se dépouille de ses bijoux et les remet dans la boîte, qui est confiée de nouveau aux quatre détectives. Ceux-ci remontent en voiture, reprennent le chemin de l'hôtel Windsor, et déposent dans le coffre-fort de la maison la précieuse boîte, qui n'en sort plus qu'à la représentation suivante, avec le même cérémonial.

Comme quoi la richesse est souvent la source de beaucoup de soucis et d'embarras.

## DE TOUT UN PEU

La livraison de Décembre de l'ALBUM MUSICAL sera sous presse le 29 courant.

\* \*

Théodore Thomas, le grand chef-d'orchestre américain a invité Frederick Grutzmacher, de l'orchestre du grand opéra de Dresde, à donner une série de concerts aux Etats-Unis. Cet artiste est sans contredit le roi du violoncelle.

\* \* \*

Il est maintenant certain que Joseph Joachim, le plus grand violoniste actuel viendra aux Etats-Unis l'an prochain. M. Abbey sera son impresario.

La Société Philharmonique de Montréal, sous la direction de M. G. Couture prépare "Le Messie" de Handel, pour son prochain concert qui aura lieu le 10 de janvier prochain.

\* \* \*

On ne lira probablement pas sans intérêt la description du char que le colonel Mapleson est à faire construire pour Mme Adelina Patti. Sous le rapport des décorations et des aménagements intérieurs, ce char est presque un fac-simile de celui qui a été fait en Europe par le colonel Mann pour leurs altesses impériales le grand duc Michel et le prince Consort de Russie. Au centre se trouve un vaste salon de treize pieds et demi de long, richement décoré. Les chaises et les sofas sont en tapisserie française, les rideaux et les tentures sont en soie et en velours. A chaque extrémité de ce salon se trouvent les chambres à coucher, ayant leur entrée sur un corridor latéral. Celle de la diva est capitonnée en satin bleu et or. En sortant de cette chambre on entre dans le cabinet de toilette et la salle de bain.

Ce char a cinquante-cinq pieds de longueur.

\* \* \*

Le 18 de décembre prochain, Mlle Euphémie Coderre jeune pianiste de mérite, donnera un grand concert au Queen's Hall. Elle sera assistée de Mlle Hortense Ville-neuve, soprano ; M. Paul Wiillard, ténor ; du professeur Ernest Rüppel, de Mlle Ernestine Coderre et de M. Alex. Clerk. Notre poète lauréat M. Louis Fréchette a bien voulu prêter son concours et récitera des vers écrits par lui en l'honneur de notre jeune pianiste canadienne.

\* \* \*

Toute la presse a accueilli l'an dernier avec faveur la première apparition d'un ouvrage utile au premier titre, l'*Annuaire général de la Musique et des Sociétés chorales et instrumentales de France*.

L'édition pour 1884 est en préparation. On sait que l'insertion dans cet ouvrage des noms, adresses et professions des artistes ou industriels est absolument gratuite, ainsi que tout ce qui concerne les Sociétés d'art musical. On nous prie d'inviter les intéressés à signaler incessamment toutes rectifications ou modifications à l'édition primitive de 1883.

Tout ce qui pourra donner à cet ouvrage le degré d'exactitude qu'il doit atteindre sera accueilli avec empressement par les éditeurs.

Adresser tous documents rectificatifs ou demandes de renseignements, au siège de l'Administration, rue de Dunkerque 69, Paris.

\* \* \*

On donne en ce moment au Casino de New-York "The beggar student" opéra-comique en trois actes de Mullocker. Cette œuvre a eu un énorme succès en Allemagne et partout où elle a été représentée.

Les morceaux les plus saillants sont : la chanson de l'étudiant que MM. Carleton et Rising chantent avec infiniment de goût, l'air *Wedding Bells* écrit pour soprano, dans lequel Mlle Ricci obtient chaque soir les honneurs du rappel et un chœur de buveurs écrit d'une manière admirable.

Il paraît décidé maintenant que Sarah Bernhardt ne viendra pas en Amérique cette année.

\* \* \*

Le ballet "Excelsior" est en train de faire le tour du monde avec un succès inouï. On le donne en ce moment à Rio Janeiro, où le directeur a déjà réalisé trente mille piastres d'énéficé. Ce ballet tient encore l'affiche à New-York et se continuera probablement pendant toute la saison. On le jouera à Boston dans le cours de l'hiver.

\* \* \*

On avait conçu le projet de démolir le grand théâtre construit par Wagner à Bayreuth, et de le rebâtir à Munich mais cette idée a été abandonnée.

\* \* \*

On vient d'exécuter la "Rédemption" de Gounod à Kittinging, avec un chœur considérable sous la direction de M. Harry Wheeler. Les solistes étaient Mesdames Fannie Amidon, soprano, et Mary Moncks, contralto ; MM. Joseph Vogle, et H. A. Moore, baryton. Le tout fut rendu avec beaucoup de goût et d'une manière satisfaisante.

\* \* \*

On parle beaucoup en ce moment à Philadelphie d'une jeune cantatrice, Mlle Ida Mülle, qui vient de débiter avec beaucoup de bonheur dans l'opéra "Virginia". Cette jeune fille joint à un physique admirable, une jolie voix de soprano et possède un talent dramatique de premier ordre.

\* \* \*

D'EUROPE. — A Anvers, la première représentation de *Françoise de Rimini* est fixée au 11 décembre, avec la belle Mlle Poissenot, dont le succès est si grand là-bas, et le ténor Warot, qui a laissé de si excellents souvenirs, parmi nous. Le maître Ambroise Thomas est attendu pour surveiller les dernières répétitions et on se prépare à le recevoir dignement. *La grande Harmonie* donnera en son honneur un concert qui ne sera composé presque exclusivement que de ses œuvres.

\* \* \*

Malgré la délibération prise récemment par le Conseil municipal de Rome, on parle encore de donner des spectacles au théâtre Apollo pendant le carnaval. Quelques impresarii, dit l'Italie, auraient déjà présenté des propositions pour obtenir le théâtre même sans subvention.

\* \* \*

Le jury, chargé de juger les concours d'opéra-comique et de ballet, ouverts par les directeurs du théâtre de la Monnaie, vient de terminer son travail. Dans la dernière séance qu'ont tenue les membres du jury (MM. Gevaert, président, Joseph Dupont et Gustave Frédérix), il a été décidé de ne signaler aux directeurs de la Monnaie aucun des opéras-comiques présentés au concours. Pour le ballet on a accordé la préférence à la partition de M. Steveniers.

## Feuilleton de "L'Album Musical"

NOVEMBRE 1883.—NO II.

## L'ABBE CONSTANTIN

## DEUXIEME PARTIE

## VIII

Les enfants partent avec leurs gouvernantes. Bettina, Suzie et Richard vont s'asseoir dans le parc, tout près du château, et dès qu'ils sont installés :

—Suzie, dit Bettina, je vais aujourd'hui vous rappeler votre promesse. Vous vous souvenez de ce qui s'est passé entre nous, le soir de son départ. Il a été convenu que si, le jour de son retour, je vous disais : — Suzie, je suis sûre de l'aimer, — il a été convenu que vous me permettriez de m'adresser à lui franchement et de lui demander s'il voulait de moi pour femme.

—Oui, je vous l'ai promis. Mais êtes-vous bien sûre ?...

—Absolument sûre. Mais je vous previens donc que j'ai l'intention de l'amener... tenez, ici même, ajouta-t-elle en riant, sur ce banc... et de lui tenir à peu près le langage que vous avez tenu autrefois à Richard... Cela vous a réussi, Suzie... vous êtes parfaitement heureuse. Et moi aussi, je veux l'être ! Richard, Suzie vous a parlé de M. Renaud.

—Oui, elle m'a dit que d'aucun homme elle ne pensait plus de bien, mais...

—Mais elle vous a dit que c'était peut-être pour moi un mariage un peu tranquille, un peu bourgeois... Oh ! méchante sœur ! Croiriez-vous, Richard, que je ne puis lui ôter cette crainte de la tête. Elle ne comprend pas que je veux, avant tout, aimer et être aimée. Croiriez-vous, Richard, qu'elle m'a tendu, la semaine dernière, un piège affreux. Vous savez, il y a, de par le monde, un prince Romanelli ?

—Oui, vous auriez pu être princesse.

—Cela n'aurait pas rencontré, je crois, d'immenses difficultés... Fh bien ! un jour, j'avais eu l'imprudence de dire à Suzie que le prince Romanelli, à la rigueur, me paraissait acceptable. Imaginez-vous ce qu'elle a fait ? Les Turner étaient à Trouville. Suzie a tramé un petit complot... On m'a fait déjeuner avec le prince... mais le résultat fut désastreux... Acceptable !... Les deux heures que j'ai passées avec lui, je les ai passées à me demander comment j'avais pu dire une telle parole... Non, Richard, non, Suzie, je ne veux être ni princesse, ni comtesse, ni marquise. Je veux être Mme Jean Reynaud... Si M. Jean Reynaud le veut bien..., et cela n'est pas certain.

Le régiment entra dans le village et brusquement une fanfare éclata, martiale et joyeuse, à travers l'espace. Tous les trois restèrent silencieux. C'était le régiment, c'était Jean qui passait... La sonorité diminua, s'éteignit, et Bettina reprenant :

—Non, cela n'est pas certain. Il m'aime cependant, et beaucoup, mais sans trop savoir ce que je suis. Je pense que je mérite d'être aimée autrement, je pense que je ne lui causerais pas une semblable frayeur s'il me connaissait mieux, et c'est pour cela que je vous demande la permission de lui parler ce soir, librement, à cœur ouvert.

—Nous vous l'accordons, répondit Richard, nous vous l'accordons tous les deux... Nous savons que vous ne ferez jamais rien, Bettina, que de noble et de généreux.

—J'essaierai, tout au moins.

Les enfants reviennent en courant. Ils ont vu Jean ; il était tout blanc de poussière ; il leur a dit bonjour.

—Seulement, ajouta Bella, il n'a pas été gentil, il ne s'est pas arrêté pour nous parler... il s'arrête ordinairement, et ce matin il n'a pas voulu.

—Si, il a voulu, répond Harry, car il a fait d'abord un mouvement comme ça... et puis il n'a plus voulu, il est reparti.

—Enfin il ne s'est pas arrêté, et c'est si amusant de causer avec un militaire, surtout quand il est à cheval !

—C'est pas ça seulement, c'est que nous l'aimons bien, M. Jean. Si tu savais, papa, comme il est bon, comme il sait bien jouer avec nous !

—Et comme il fait des beaux dessins !... Harry, tu te rappelles pas, ce grand polichinelle qu'était si drôle avec son bâton ?...

—Et le chat, y avait aussi le chat, comme à Guignol.

Les deux enfants s'éloignent, en parlant de leur ami Jean.

Décidément, dit M. Scott, tout le monde l'aime dans la maison.

—Et vous ferez comme tout le monde, quand vous le rencontrerez, répond Bettina.

Le régiment a pris le trot sur la grande route, au sortir du village... Voilà la terrasse où Bettina se trouvait l'autre matin... Jean se dit : " Si elle était là ! " Il le redoute et l'espère en même temps... Il lève la tête, il regarde... Elle n'y est pas !

Il ne l'a pas revue ! Il ne la reverra pas... de longtemps, au moins. Il va partir le soir même, à six heures pour Paris. Un des directeurs du ministère de la guerre s'intéresse à lui. Il va tâcher de se faire envoyer dans un autre régiment.

Jean a beaucoup réfléchi là-bas, seul, à Cercottes, et voici quel a été le résultat de ses réflexions : il ne peut pas, il ne doit pas être le mari de Bettina.

Les hommes mettent pied à terre dans la cour du quartier. Jean prend congé de son colonel et de ses camarades. Tout est fini. Il est libre, il pourrait partir... Il ne part pas cependant. Il regarde autour de lui... Comme il était heureux, trois mois auparavant, lorsqu'il sortait de cette grande cour, à cheval, dans le fracas des canons roulant sur le pavé de Souvigny ! Comme il va en sortir tristement aujourd'hui ! Sa vie autrefois était là... où sera-t-elle maintenant ?

Il rentre, il monte chez lui. Il écrit à Mme Scott ; il lui dit que, pour affaire de service, il est obligé de partir à l'instant même ; il ne pourra pas dîner au château ; il prie Mme Scott de le rappeler au souvenir de Mlle Bettina... Bettina !... Ah ! qu'il a eu de la peine à écrire ce nom !... Il ferme sa lettre... Il l'enverra tout à l'heure.

Il fait ses préparatifs de départ. Ensuite il ira dire adieu à son parrain. C'est là ce qui lui coûte le plus... Il ne lui parlera que d'une absence de peu de durée.

Il ouvre un des tiroirs de son bureau pour y prendre de l'argent. La première chose qui frappe ses yeux est une petite lettre sur papier bleuté. C'est le seul billet qu'il ait reçu d'elle :

" Voulez-vous avoir la bonté de remettre au porteur le livre dont vous m'avez parlé hier soir ? Il sera peut-être un peu sérieux pour moi... Je voudrais cependant essayer de le lire... A tout à l'heure. Venez le plus tôt possible."

C'est signé ; " Bettina. " Jean lit et relit ces quelques lignes... Mais bientôt il ne peut plus lire... Ses yeux sont troubles.

—C'est tout ce qui me restera d'elle ! se dit-il.

Au même moment, l'abbé Constantin est en tête-à-tête avec Pauline. Ils font leurs comptes. La situation financière est admirable. Plus de deux mille francs en caisse ! Et les vœux de Suzie et de Bettina sont comblés : il n'y a plus de pauvres dans le pays. La vieille Pauline a même, par instants, de légers scrupules de conscience.

—Voyez-vous, monsieur le curé, dit-elle, nous donnons peut-être un peu trop. Ça commence à se répandre dans les autres communes qu'on fait ici la charité à bureau ou-



vert. Et savez-vous ce qui arrivera un de ces jours ? On viendra s'établir pauvre à Longueval.

Le curé donne cinquante francs à Pauline ; elle sort pour aller les porter à un pauvre homme qui s'est cassé le bras en tombant du haut d'une charrette de foin.

L'abbé Constantin reste seul au presbytère. Il est soucieux. Il a guetté le régiment au passage ; mais Jean ne s'est arrêté qu'un instant ; il avait l'air triste. Depuis quelque temps déjà, l'abbé s'en est bien aperçu, Jean n'a plus sa bonne humeur et sa gaieté d'autrefois. Le curé ne s'en était pas trop inquiété, croyant à un de ces petits chagrins de jeunesse qui ne regarde pas un pauvre vieux bonhomme de prêtre. Mais la préoccupation de Jean était, ce jour-là, très marquée.

— Je viendrai tout à l'heure, mon parrain, avait-il dit au curé ; j'ai besoin de vous parler.

Il était parti brusquement. L'abbé Constantin n'avait pas eu le temps de donner à Loulou son morceau de sucre, ou plutôt ses morceaux de sucre, car il en avait mis cinq ou six dans sa poche, considérant que Loulou avait bien mérité ce régal par dix grands jours d'étapes et par une vingtaine de nuits passées à la belle étoile. D'ailleurs, depuis l'installation de Mme Scott au château, Loulou avait bien souvent plusieurs morceaux de sucre. L'abbé Constantin devenait dépensier, prodigue ; il se sentait millionnaire ; le sucre du cheval de Jean était une de ses folies. Un jour même, il avait été sur le point d'adresser à Loulou son éternel petit discours :

— Cela vient des nouvelles châtelaines de Longueval. Priez pour elles ce soir.

Il était trois heures lorsque Jean arriva au presbytère, et le curé tout aussitôt :

— Tu m'as dit que tu avais besoin de me parler... De quoi s'agit-il ?

— D'une chose, mon parrain, qui va vous surprendre, vous chagriner, et qui me chagrine aussi. Je viens vous faire mes adieux.

— Tes adieux ! tu pars ?

— Oui, je pars.

— Quand cela ?

— Aujourd'hui même... dans deux heures.

— Dans deux heures ! mais nous devions dîner ce soir au château.

— Je viens d'écrire à Mme Scott pour m'excuser. Je suis absolument forcé de partir.

— Tout de suite ?

— Tout de suite.

— Et tu vas ?

— A Paris.

— A Paris ! Pourquoi cette détermination soudaine ?

— Pas si soudaine. Il y a déjà longtemps que je songe à ce départ.

— Et tu ne m'en avais rien dit !... Jean, il se passe quelque chose... Tu es un homme et je n'ai plus le droit de te traiter en enfant, mais enfin, tu sais combien je t'aime... Si tu as des tourments, des ennuis, pourquoi ne pas me les dire ? Je pourrais peut-être te donner un bon conseil. Jean, pourquoi vas-tu à Paris ?

— J'aurais voulu ne pas vous dire... Cela va vous faire de la peine... mais vous avez le droit de savoir... Je vais à Paris pour demander à être envoyé dans un autre régiment.

— Dans un autre régiment ! quitter Souvigny ?

— Oui, précisément, quitter Souvigny... pour quelque temps, pour peu de temps ; mais enfin quitter Souvigny, c'est cela que je veux, c'est cela qui est nécessaire.

— Et moi, Jean, tu ne penses donc pas à moi ?... Pour peu de temps !... Peu de temps ! mais c'est ce qui me reste à vivre, peu de temps. Et pendant ces derniers jours que je dois à la grâce de Dieu, c'était mon bonheur, Jean, oui, c'était mon bonheur, de te sentir là, près de moi. Et tu t'en

irais ! Jean, attends un peu, patiente, ça ne sera pas bien long ; attends que le bon Dieu m'ait rappelé à lui, attends que je sois allé retrouver là, à côté, et ton père, et ta mère... Ne t'en va pas, Jean, ne t'en va pas.

— Si vous m'aimez, moi aussi je vous aime... et vous le savez bien...

— Oui, je le sais.

— J'ai pour vous cette même tendresse que j'avais quand j'étais tout petit, quand vous m'avez recueilli, quand vous m'avez élevé. Mon cœur n'a pas changé, ne changera jamais... Mais si le devoir, si l'honneur m'obligent à partir...

— Ah ! si c'est le devoir, si c'est l'honneur !... Je ne dis plus rien, Jean... Tout passe après cela, tout, tout ! Je t'ai toujours connu bon juge de ton devoir, bon juge de ton honneur... Pars, mon enfant, pars. Je ne te demande rien. Je ne veux rien savoir.

— Eh bien ! moi, je veux tout vous dire, s'écria Jean, vaincu par son émotion. Aussi bien vaut-il mieux que vous sachiez tout. Vous restez ici, vous, vous retournerez au château... vous la reverrez !

— Qui... elle ?

— Bettina !

— Bettina !

— Je l'adore, mon parrain, je l'adore !

— O mon pauvre enfant !

— Pardonnez-moi de vous parler de ces choses... mais je vous les dis comme je le dirais à mon père. Et puis... je n'ai jamais pu en parler à personne, et cela m'étouffait... Oui, c'est une folie qui peu à peu s'est emparée de moi, malgré moi, car vous comprenez bien... Mon Dieu ! c'est ici même que j'ai commencé à l'aimer. Vous savez, quand elle est venue avec sa sœur... les petits rouleaux de mille francs... ses cheveux qui se sont défaités... et le soir, le mois de Marie ? Puis il m'a été permis de la voir librement, familièrement... et vous-même, sans cesse, vous me parliez d'elle, vous me vantiez sa douceur, sa bonté. Que de fois vous m'avez dit qu'il n'y avait rien de meilleur au monde !

— Et je le pensais... et je le pense encore... et personne ici ne la connaît mieux que moi, car je suis le seul à l'avoir vue chez les pauvres. Si tu savais, dans nos tournées, le matin, elle est si tendre et si brave ! Ni la misère, ni la souffrance ne la rebutent... Mais, j'ai tort de te dire tout cela...

— Non, non, je ne veux plus la revoir, mais je veux bien parler d'elle.

— Tu ne rencontreras pas dans la vie, Jean, de femme meilleure et qui ait des sentiments plus élevés. A tel point, qu'un jour, elle m'avait emmené dans une voiture découverte qui était pleine de joujoux, elle portait ces joujoux à une petite fille malade, et, en les lui donnant, pour la faire rire, cette petite, pour l'amuser, elle lui parlait si gentiment que je pensais à toi et que je me disais, je m'en souviens maintenant : " Ah ! si elle était pauvre ! "

— Oui, si elle était pauvre ! mais elle ne l'est pas !

— Oh ! non... Enfin, que veux-tu, mon pauvre enfant ? si ça te fait du mal de la voir, de vivre près d'elle, comme il faut, avant tout, que tu ne souffres pas... va-t-en, c'est cela, va-t-en... Et cependant... et cependant...

Le vieux prêtre devint songeur, laissa tomber sa tête dans ses mains et resta, pendant quelques instants, silencieux, puis il continua :

Et cependant, Jean, sais-tu à quoi je pense ! Je l'ai beaucoup vue, Mlle Bettina, depuis son arrivée à Longueval. Eh ! bien ! Je réfléchis, — cela ne m'étonnait pas alors, cela me semblait si naturel que l'on s'intéressât à toi, — mais, enfin, elle me parlait de toi ; toujours, oui, toujours.

— De moi !

— Oui, et de ton père et de ta mère. Elle était curieuse de savoir comment tu vivais, elle me demandait de lui expliquer ce que c'était que l'existence d'un soldat, d'un vrai soldat aimant son métier et le faisant en conscience. C'est extraordinaire, depuis que tu m'as dit cela, il se fait dans ma



tête tout un travail de souvenirs. Mille petites choses se groupent, se rapprochent... Ainsi, elle est revenue du Havre avant hier à trois heures. Eh bien ! une heure avant son arrivée, elle était ici. Et c'est de toi, tout de suite qu'elle m'a parlé. Elle m'a demandé si tu m'avais écrit, si tu n'avais pas été malade, quand tu arriverais, à quelle heure, si le régiment passerait par le village.

— Il est inutile, mon parrain, de rechercher tous ces souvenirs.

— Non, cela n'est pas inutile... Elle paraissait si contente, si heureuse même, de penser qu'elle allait te revoir ! Ce dîner de ce soir, elle s'en faisait une fête... Elle devait te présenter à son beau frère qui est arrivé. Il n'y a personne en ce moment au château, pas un seul invité. Elle insistait beaucoup sur ce point, — et je me rappelle sa dernière phrase, — elle était là, sur le seuil de la porte. " Nous ne serons que cinq, m'a-t-elle dit, vous et M. Jean, ma sœur, mon beau-frère et moi." Et elle a ajouté en riant : " Un vrai dîner de famille ! " C'est sur ce mot qu'elle est partie, qu'elle s'est sauvée presque. Un vrai dîner de famille ! Sais-tu ce que je crois, Jean, le sais-tu ?

— Il ne faut pas croire cela, mon parrain, il ne faut pas...

— Jean, je crois qu'elle t'aime !

— Et moi aussi, je le crois !

— Toi aussi !

— Quand je l'ai quittée, il y a vingt jours, elle était si agitée, si émue ! Elle me voyait triste et malheureux. Elle ne voulait pas me laisser partir. C'était sur le perron du château. J'ai du m'enfuir, ... oui, ... m'enfuir. J'allais parler, éclater, tout lui dire. Après avoir fait une cinquantaine de pas, je me suis arrêté, je me suis retourné. Elle ne pouvait plus me voir. J'étais en pleine nuit. Mais je la voyais, moi. Elle était restée là, immobile, les bras et les épaules nus, sous la pluie, regardant du côté par où j'étais parti. Peut-être suis-je fou de penser que... Peut-être n'était-ce qu'un sentiment de pitié. Mais non, c'était autre chose que de la pitié, car savez-vous ce qu'elle a fait, le lendemain matin ? Elle est venue à cinq heures, par un temps effroyable, me voir passer sur la route avec le régiment, et là, sa façon de me dire adieu... Ah ! mon parrain ! mon parrain !

— Mais alors, dit le pauvre curé, complètement désorienté, mais alors je ne comprends plus du tout. Si tu l'aimes, Jean, et si elle t'aime !

— Mais c'est à cause de cela surtout qu'il faut que je parte. S'il n'y avait que moi ! Si j'étais certain qu'elle ne s'est pas aperçue de mon amour, certain qu'elle n'en a pas été attendrie ! je resterais... je resterais... rien que pour la douceur de la voir, et je l'aimerais de loin, sans espérance aucune, rien que pour le bonheur de l'aimer... mais non, elle a bien compris... et loin de me décourager... enfin voilà ce qui m'oblige à partir.

— Non, je ne comprends plus. Je sais bien, mon pauvre enfant, que nous parlons là de choses où je ne suis pas grand clerc... mais vous êtes, tous deux, bons, jeunes et charmants... Tu l'aimes... elle t'aime... et tu ne pourrais pas !...

— Et son argent, mon parrain, et son argent !

— Qu'importe son argent ! ce n'est rien que son argent ! Est-ce que c'est à cause de son argent que tu l'as aimée ?... C'est plutôt malgré son argent. Ta conscience, mon Jean, sera bien en paix à cet égard, et cela suffit.

— Non, cela ne suffit pas. Avoir bonne opinion de soi-même, ce n'est pas assez, il faut encore que cette bonne opinion soit partagée par les autres.

— Oh ! Jean, parmi ceux qui te connaissent, qui pourraient douter de toi ?

— Qui sait ?... Et puis il y a autre chose que cette question d'argent, autre chose de plus sérieuse et de plus grave. Je ne suis pas le mari qui lui convient.

— Et quel autre plus digne que toi ?

— Il ne s'agit pas de rechercher ce que je puis valoir, il s'agit de considérer ce qu'elle est et de considérer ce que

je suis, il s'agit de se demander ce que doit être sa vie et ce que doit être ma vie, à moi... Un jour Paul, — vous savez, il a une façon un peu brutale de dire les choses... mais cela donne souvent à la pensée beaucoup de clarté, — il était question d'elle... Paul ne se doutait de rien... sans cela... il est bon... et n'aurait pas ainsi parlé. Eh bien ! il me disait : " Ce qu'il lui faut, c'est un mari qui soit bien à elle, tout à elle, un mari qui n'ait d'autre souci que de faire de son existence une fête perpétuelle, un mari enfin qui lui en donne pour son argent." Vous me connaissez... Je ne peux pas, je ne dois pas l'être. Je suis soldat et veux rester soldat. Si les hasards de ma carrière m'envoient un jour en garnison dans quelque trou des Alpes ou dans un village perdu de l'Algérie, puis je lui demander de me suivre ? Puis-je la condamner à cette existence de femme de soldat, qui est, en somme, un peu l'existence du soldat ? Pensez à la vie qu'elle mène aujourd'hui, à tout ce luxe, à tous ces plaisirs ?

— Oui, dit l'abbé, cela est plus sérieux que la question d'argent.

— Tellement sérieux qu'il n'y a pas d'hésitation possible. Pendant ces vingt jours que j'ai passés là bas, seul, au camp, j'ai bien pensé à tout cela... je n'ai pensé qu'à cela... et, l'aimant comme je l'aime, il faut que les raisons soient bien fortes qui me montrent clairement mon devoir. Je dois m'en aller... loin, bien loin, le plus loin possible. J'en souffrirai beaucoup... mais je ne dois plus la revoir ! Je ne dois plus la revoir !

(A suivre)

LUDOVIC HALEVY.

**ADVERTISERS**  
Can learn the exact cost of  
any proposed line of Ad-  
vertising in American  
Papers by addressing  
Geo. P. Rowell & Co's  
Newspaper Adv'g Bu-  
reau, 10 Spruce St., N. Y.

**A Vendre.**— Un piano de la fa-  
brique Ernest Gabler, New-York, sept  
octaves, \$275. S'adresser au bureau  
de L'ALBUM MUSICAL.

L'ALBUM MUSICAL, est un journal de musique et de littérature musicale qui paraît tous les mois.

Chaque numéro contient 16 pages de musique et 8 pages de texte.

Musique d'orgue et de piano. Romances, chansons et chansonnettes des meilleurs auteurs. Chants d'église pour chœurs et solistes.

Prix d'abonnement \$3.00

Un numéro échantillon est envoyé sur demande moyennant 25 cents. On peut s'abonner à notre journal chez M. A. J. Boucher, marchand de musique de la rue Notre Dame, qui est notre seul agent autorisé à Montréal ou en s'adressant à nos bureaux.

Les propriétaires de L'ALBUM MUSICAL se chargent aussi de la composition typographique de toute œuvre musicale.

A. FILIATREAU et Cie.

25 Rue St. Gabriel

Boîte 325 B. P.

Montréal.